

Les devoirs pratiques de l'institutrice  
*Un conte érotique de jeunesse*

**"Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant"  
"D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,"  
"Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même"  
"Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend."**

*Verlaine*

---

Chaque matin, je faisais le même trajet entre la maison et le collège. Moi qui me prenais déjà pour un homme, je transportais pourtant mon air de petit garçon innocent dans ma culotte courte et affublé d'un sac à dos d'élève

A mi-chemin de la maison au collège Sacré-Coeur, il y avait le couvent Notre-Dame pour jeunes filles, l'objet de mes angoisses quotidiennes. Je n'osais marcher sur le même trottoir, là où ces jeunes filles en noir circulaient, bavardaient, minaudaient avant le tintement de la cloche qui les ramènerait à l'intérieur.

Il y avait une surveillance, facile à contourner, d'une religieuse. Mais je n'osais percer cette coque invitante et je restais de mon côté du trottoir, espérant un regard, un rire espiègle, une sorte d'invite de la part de la plus délurée d'entre elles.

J'aurais voulu prendre sa main, l'emmener dans le parc derrière le Sacré-Coeur, toucher ses mains, son visage, ses papilles qui perçaient son corsage, la plus belle des trois, qui subissait les provocations de ses copines à réagir à mes regards incertains. Et elle ne faisait rien, comme tous les matins, rien de plus que d'agacer mes sens qui se manifestaient déjà en moi.

Ce matin comme tous les matins, je m'installais à ma place sur le premier rang et au centre de la classe. Je soulevais le couvercle de mon pupitre pour y déposer mes livres et je me préparais docilement à une autre journée de découvertes. Je m'imprégnais de l'école avec passion, autant que pour les fillettes du couvent Notre-Dame.

Notre maîtresse s'appelait mademoiselle Yvonne. Je la dévorais des yeux, comme pour mieux assimiler la science qu'elle nous transmettait. Elle était comme ma mère, une autre mère pour meubler d'autres moments de mes journées, une mère comme toutes les mères, attentive à tous vos gestes, impérative, défenderesse de la vérité.

Ce matin, elle portait une robe de crêpe luisante qui moulait son corps. Je remarquais cela pour la première fois, comme pour me souvenir des désirs qui m'exaltaient en passant près du couvent Notre-Dame.

Était-ce vraiment la première fois, lorsqu'elle déambulait de son pupitre au tableau noir montrant toutes les courbes de sa croupe, je remarquais une fissure bien visible qui semblait aspirer le tissu de sa robe?

Puis elle se mouvait du tableau jusqu'au devant de la classe, frôlant mon pupitre et faisant de longs gestes comme pour mieux faire saisir le sens de ses paroles. Quelques fois elle s'appuyait à mon pupitre, pour mieux cibler son regard sur certains élèves, les moins dociles, qui trônaient à l'arrière de la classe. Et elle restait là un temps, parlant et bougeant à peine, suffisamment pour déplacer le crêpe de sa robe sur le socle ferme de ses chairs. J'entendais presque le son du tissu qui crépitait en frôlant les aspérités de son corps, ses seins pointus, son torse mince, ses hanches proéminentes, qui se moulaient au moindre de ses mouvements.

J'oubliais les fillettes du couvent Notre-Dame. J'avais sous mon nez, l'endroit où commencent ses jambes, ses fesses lorsqu'elle se retournait. Elle se déplaçait comme si j'étais le centre d'intérêt de la classe, autour de mon pupitre ou, s'y appuyant. Je humais les essences de son corps, un parfum et une odeur indéfinissables lorsque son abdomen s'approchait à quelques centimètres de mon visage.

J'aurais pu la toucher, glisser mes mains sur le crêpe tendu par ses chairs fermes, cela eut été facile et je fermais les yeux comme si cela était vrai. Je semblais le seul à voir ces choses comme si les autres n'étaient pas là ou, qu'elle n'était là que pour moi. Je n'entendais, ni ne voyais les signes d'une semblable découverte chez les autres élèves occupés à travailler, à absorber ces nouvelles connaissances ou à somnoler.

Je souhaitais qu'elle se penchât sur moi, m'expliquant un passage du curriculum trop difficile à assimiler. Cela s'est produit, j'ai senti ses mains sur mes doigts et le souffle de sa voix asperger mon cou. Je n'ai pu oublier, d'étranges courants se sont manifestés sous ma culotte et je sentais plus fortement, le poids de mon pupitre sur mon appareil génital.

J'avais une certaine crainte que ces manifestations soient repérées par les autres élèves qui n'apprécieraient pas cette attention de la maîtresse à mon endroit. J'étais catalogué déjà comme le chouchou de la classe, mais ces moments me semblaient d'un tout autre ordre. En me couchant ce soir-là, j'avais la sensation d'avoir accompli quelque chose et, pour la première fois dans ma vie d'enfant, je me préparais au sommeil comme si je partais à l'aventure.

Je n'arrivais pas à dormir vraiment, oui légèrement sans doute. J'avais recouvert mon visage des draps du lit, comme pour m'imprégner d'une grande obscurité. Je somnolais quelque peu et, tous les bruits de la maison se transformaient en étranges épopées qui me faisaient presque peur. J'ai senti comme une présence dans la chambre. Une certaine lueur perçait maintenant à me permettait pas de penser que ce ne pouvait n'être que ma mère.

J'avais cessé de bouger, croyant m'effacer face à ce fantôme de la nuit. Mon drap s'est subitement soulevé.

Devant moi, elle était là mademoiselle Yvonne, nue comme je n'avais jamais vu une femme nue. Elle me regardait fixement avec un air de tendresse et, elle se glissa à mes côtés et se blottit contre mon corps. Je pouvais contempler discrètement toute la sensualité de ses formes que le crêpe de sa robe ne m'avait laissé que deviner; toutes ces autres formes que j'imaginai et que mon jeune âge m'interdisait de connaître. Je n'osais bouger pour ne pas perturber ce qui aurait pu n'être qu'une chimère.

Elle a pris ma main et la guida sur son corps, qu'elle m'a voulu faire découvrir.

***"nous nous sommes étendus sur le sol"***  
***"je vous ai prise au bout de mes doigts"***  
***"douce et blanche peau nue au bout de mes doigts"***  
***"mes doigts ont parcouru le cercle de vos yeux"***  
***"ils se sont attardés le long de votre nez linéaire"***  
***"mes doigts se sont jetés sur votre bouche"***  
***"et ils ont frôlés vos lèvres, labouré votre gorge"***  
***"ils ont fouillé vos cheveux de par leur fond"***  
***"se sont arrêtés au frisson de votre oreille"***  
***"puis mes doigts sont allés mourir sur votre sein rose"***  
***"attardés"***  
***"ils se sont épuisés à chercher votre cœur"***  
***"ils se sont épuisés à chercher derrière"***  
***"vos yeux votre visage votre bouche"***  
***"un peu de ce qui était derrière"***  
***"vos yeux votre visage votre bouche"***  
***"la vérité votre jeux vos sentiments"***  
***"ils se sont épuisés."***

---

Elle a guidé ma main vers la dense forêt qui protégeait son sexe, et mes doigts ont pénétré cette caverne étrange; toute ma main trop petite s'y est engouffré parmi les muqueuses stalactites et ces étranges filaments d'épais liquides que je découvrais pour la toute première fois.

Puis, avant l'extinction des spasmes de son corps, lentement, avec des gestes précis, elle a déposé sa tête sur mon buste, elle s'y est reposé un moment. Puis ses lèvres ont touché ma chair, j'ai frissonné, de plaisir ou de crainte, un réflexe indéfinissable que je n'avais jamais senti dans le passé. Ses lèvres se sont ouvertes sur sa langue qu'elle glissait lentement sur mon corps, l'aspergeant d'une salive odorante et presque palpable; ses doigts, précédant sa bouche, se sont emparés doucement de mon appareil génital qui montrait des signes de croissance jamais expérimentés avant.

Pendant un moment sublime, je sentais les gestes habiles de ses doigts, sa bouche qui frôlait mon sexe pour s'y engloutir finalement et, dans des mouvements rythmés et d'une extrême sensibilité, elle a fait jaillir chez moi le plaisir, l'extase, cette espèce de sensation jamais vécue de cette façon. C'était cela sans doute, ce que les curés appelaient dans leurs prêches du dimanche, le paradis. Cela s'est produit subitement, mon sexe explosait au moment où un cri sortait de mon ventre, un cri, une plainte immense qui résonnait sur les parois de ma chambre, puis je me suis assoupi après un long moment d'éjaculation.

J'ai senti comme une présence dans la chambre. Une certaine lueur perçait à travers le drap qui recouvrait mon visage, quelqu'un s'approchait et l'angoisse de la nuit ne me permettait pas de penser que ce ne pouvait n'être que ma maîtresse.

J'avais cessé de bouger, croyant m'effacer face à ce fantôme de mes nuits. Mon drap s'est subitement soulevé.

Devant moi, elle était là, ma mère, belle comme je n'avais jamais vu une mère. Elle me regardait fixement avec un air de tendresse et elle se glissa à mes côtés pour me border. Je pouvais saisir toute la délicatesse d'une mère à chasser les angoisses et les cauchemars d'un fils plein d'imagination. Je n'osais bouger pour ne pas dévoiler les secrets humides qui garnissaient mon lit. Elle a dû découvrir ce secret.

*"Ce ne sont pas des cauchemars qu'a fait mon fils" dit-elle, "mais de jolis rêves."*

---

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, août 1996) © 1996 Jean-Pierre Lapointe  
Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes1a.htm>  
(1569mots) corrigé 2017  
total 251 pages ( 76203mots)